

Le Testa ment



Roman

**Aurélien
Laplace**

Aurélien Laplace

Le Testament

© Aurélien Laplace, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9204-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'on ne peut goûter à la saveur des jours que si l'on se dérobe à l'obligation d'avoir un destin.

Emil Cioran

CHAPITRE 1

— Enfin, c’est tout de même incroyable. Vous n’avez rien de plus à nous dire que “je ne sais pas” ? Veuillez nous fournir ne serait-ce que le début d’une ébauche d’explication !

Les membres du conseil de discipline bouillonnaient.

Je ne souhaitais pas leur répondre. Devant l’évidence, j’avais nié en bloc et, depuis, j’observais un mutisme absolu.

Mon attitude les rendait hystériques. Ils gesticulaient, rougeoyaient, transpiraient.

Arsène, lui, demeurait impassible. Pourtant, je l’avais entraîné dans ma chute. N’importe qui à sa place se serait révolté, aurait tempêté, hurlé à l’injustice ; lui m’observait en silence, en spectateur sidéré. Ce n’était pas dans sa nature de s’énerver. De temps en temps, j’avais vu Arsène s’agacer – les travaux n’avançaient pas aussi vite qu’il le souhaitait, certains manquaient de rigueur –, mais jamais il ne se fâchait.

Cette « affaire », comme on l’appela au sein du CNRS et dans la presse, il l’avait accueillie avec sa placidité habituelle : « Ah, zut, il pleut » ; « Ah zut, j’ai oublié mon parapluie » ; « Ah zut, Marc Langlois a produit un faux et vient de fichir en l’air ma réputation et cinquante années de travail. »

J’aurais dû adresser une lettre à Arsène, lui demander pardon et expliquer mon comportement d’alors. Lui, il ne méritait pas ce silence.

C’est la raison pour laquelle, lorsqu’il revint dans ma vie quelques années plus tard, je me devais de lui rendre ce service. Peu importait ma nouvelle existence et mon acharnement à étouffer ce passé honteux. Je devais le faire. Coûte que coûte.

CHAPITRE 2

La première fois que je vis Fabrice Lemaire, j'étais chargé de recherche au CNRS, je vivais de ma passion, et j'étais en couple.

La deuxième fois, je n'étais plus rien et, sans le savoir, il allait devenir mon bienfaiteur.

Je fis sa connaissance lors d'un trajet en train. Il s'était assis à côté de moi, et avait immédiatement cherché à engager la conversation. J'avais du travail et aucune envie de discuter. Je lui répondais alors par phrases courtes, la tête penchée sur mon ordinateur, en ajoutant de longs points de suspension entre chaque mot. J'espérais ainsi lui signifier que j'étais une personne ennuyeuse et qu'il ne servait à rien de bavarder avec moi. Ces signaux, il ne les voyait pas ou feignait de ne pas les voir. Je pense avoir laissé échapper un soupir au bout d'un moment.

— Vous avez du travail ?

— Oui.

— Je vous laisse tranquille alors.

Je m'imaginais en paix. Ce fut loin d'être le cas. Comme un enfant qui ne tient plus en place, mon voisin se mit à gigoter et à ouvrir et refermer sans raison la tablette de son siège. J'essayais de faire abstraction de cette agitation, mais, dans l'impossibilité de me concentrer, je finis par lui jeter un regard désapprobateur.

— Pardon. Je fais du bruit.

— Un petit peu, oui...

— Vous êtes historien ?

— Oui.

— Je ne regarde pas ce que vous écrivez, hein, mais j'ai entraperçu que ça parlait d'Histoire.

— Ça parle d'Histoire, effectivement.

— Vous êtes enseignant ?

— Cela peut m'arriver d'enseigner, mais je suis avant tout chercheur.

— Vous cherchez dans quoi ? Enfin, c'est quoi votre spécialité ?

— Je suis médiéviste. J'étudie le Moyen Âge.

— Ah, c'est intéressant. Moi, je travaille presque dans le même domaine, mais pas tout à fait. Je suis généalogiste successoral.

Il m'expliqua que son métier consistait à retrouver les éventuels ayants droit d'un défunt et de leur remettre leur part de la succession. Son affaire était toute récente. Il venait de la créer et était à la recherche de collaborateurs, notamment d'historiens. Si d'aventure je connaissais des collègues qui pouvaient être intéressés ou si moi-même je l'étais, il s'affirmait « preneur ». Par politesse, je lui promis que je n'hésiterais pas à en parler autour de moi (chose que je ne comptais absolument pas faire) et saisis la carte de visite qu'il me tendait.

Cette carte de visite, je l'ai retrouvée au hasard d'un rangement quatre années plus tard. Je l'avais complètement oubliée. Ce bout de carton, auparavant objet de mon mépris, m'apparut comme le sésame qui me permettrait, peut-être, de sortir du borbier dans lequel je croupissais depuis mon éviction du CNRS.

J'étais, comme on dit, aux abois. Les petits boulots que je dénichais m'autorisaient seulement à payer mon loyer (les quatorze mètres carrés dans lesquels j'avais été contraint de déménager) et je survivais péniblement avec le peu d'argent qui me restait.

Devenu paria, j'aurais pu aisément moisir dans un placard quelconque au sein d'une université ou d'une bibliothèque ; seulement, le risque de croiser d'anciens confrères ou collègues m'avait paru bien trop élevé et j'avais exclu cette option. Au fil du temps, les choses auraient forcément fini par s'ébruiter et j'aurais eu à supporter le « qu'en-dira-t-on ». Cette pensée m'avait été intolérable. Je dus alors me résoudre à trouver du travail ailleurs.

Je me vis contraint de truquer mon CV. Non pour rajouter des qualifications, comme c'est souvent l'usage, mais, au contraire, pour en ôter. Les employeurs potentiels s'étonnaient, lors des entretiens, qu'un doctorant médiéviste vienne frapper à leur porte. Ils étaient à la recherche d'un serveur ou d'un vendeur, pas d'un « intello » qui discuterait systématiquement leurs ordres et remettrait en

question leur autorité. Je trouvais alors une parade : je me disais comédien et expliquais vouloir travailler pour payer mes cours de théâtre. Afin de justifier mon âge avancé pour étudier encore – trente-quatre ans à l'époque – je me déclarais en reconversion. Cet argument fonctionna et je fus embauché comme serveur.

Je m'étais créé un personnage sur-mesure. Avec le recul, je pense que cela m'aida à aborder cette phase de transition. Je n'avais plus à avoir honte, car j'étais quelqu'un d'autre. Je devais aller de l'avant, sans m'embarrasser de questions existentielles inutiles, avec pour seul objectif celui de gagner ma vie. Saluer le client, prendre sa commande, la lui apporter, m'efforcer d'être aimable – sans être intrusif – pour qu'il se sente unique et respecté et espérer, ainsi, obtenir un pourboire. Ce rituel journalier me convenait tout à fait.

Je changeais régulièrement d'employeur. Pas par goût de l'aventure, tout simplement parce que je finissais toujours par me faire licencier. Je n'étais pas un manuel, je ne l'avais jamais été et j'eus beau m'échiner à assimiler les rudiments du métier, le geste demeura imprécis. Mais, plus que ma maladresse, c'était surtout mon « rapport au client » qui indisposait mes employeurs. Mon comportement durant le service n'était pas en cause – ils le trouvaient, au contraire, attentionné – c'était, selon eux, « autre chose ».

Invariablement, mes patrons bottaient en touche lors de ces séances de remontrances. Ils ne parvenaient pas à exprimer clairement ce qu'au fond ils me reprochaient. Je ne les aidais pas dans cette tâche. J'attendais patiemment qu'ils me délivrent une vérité, qu'ils m'expliquent enfin pourquoi j'étais comme j'étais, pourquoi ma vie sociale avait souvent été compliquée. Peut-être possédaient-ils une réponse, une clef qui provoquerait un déclic dans mon for intérieur et m'apporterait la lumière ?

La révélation ne se produisait jamais et ces moments demeuraient fort gênants. Plus pour eux que pour moi, car, au fil du temps, je m'étais habitué à ces épisodes et je laissais mes employeurs s'embourber dans leurs démonstrations filandreuses qui se concluaient généralement par « Enfin, bon, bref, tu comprends ». Une fois, l'un d'entre eux, en pénurie d'arguments, me signifia que ce qui clochait chez moi, c'était « ma tête ». Il convint que c'était étrange d'énoncer cela, mais qu'il s'agissait pourtant bel et bien de la vérité. Il avait probablement raison. Ma tête, déjà peu avenante, devait être pénible à regarder à cette époque. Au labeur et à la fatigue s'ajoutait un état de décrépitude morale

qui devait inévitablement affecter mon faciès.

Lorsque je m'approchais des clients, une pesanteur tombait instantanément sur eux comme une chape de plomb. Finis les rires, le plaisir de se retrouver ensemble pour un bon repas, un croque-mort était là, calepin en main, pour prendre leur commande... Les visages se contractaient alors, les gorges se raclaient, les regards s'entrechoquaient. Dans les premiers temps, je pensais que la raison de ce trouble provenait du fait que je ne souriais pas assez. Je me mis alors à sourire davantage. Le malaise augmenta d'autant. Je pris donc la décision de ne plus faire d'effort. J'étais arrivé à la conclusion que, quoi que je fasse, c'était dans ma nature de « foutre les boules aux gens » comme me l'avait indiqué mon dernier employeur, Monsieur Beaurepaire.

CHAPITRE 3

En ultime recours, comme l'on abat son dernier atout, je téléphonai à Fabrice Lemaire. Il se souvint de moi.

— Ah, le vase de Soissons !

Durant notre trajet, nous avons effectivement traversé l'Aisne et, lorsqu'il avait aperçu le panneau de la ville de Soissons, il m'avait prié de lui remémorer la fameuse anecdote historique. Tout d'abord réticent, je m'étais finalement pris au jeu, et m'étais lancé dans le récit de cet épisode avec force détails, ravi de pouvoir montrer l'étendue de mes connaissances à un auditeur admiratif. Pour l'occasion, j'avais affublé Clovis d'un accent mi-allemand, mi-bourguignon. Fabrice Lemaire avait été très impressionné. Grisé par l'effet que je produisais sur lui, je l'avais alors abreuvé de nombreuses autres anecdotes, cocasses et passionnantes, durant la suite du voyage. J'avais parlé fort, j'avais gesticulé. J'étais dans un tel état d'exaltation que j'aurais pu m'emparer du combiné téléphonique du contrôleur et faire résonner l'Histoire de France dans tous les haut-parleurs du wagon.

Je rappelai à Fabrice Lemaire sa proposition de collaboration qui, désormais, pouvait « éventuellement » m'intéresser. Il suggéra que nous en parlions ensemble de vive voix.

Trois jours plus tard, je grimpai les marches d'un immeuble bourgeois de l'avenue d'Iena. Fabrice m'accueillit, enjoué, et me fit une accolade. Son attitude me surprit sur le moment, mais, ayant appris à le connaître ensuite, je peux affirmer qu'elle n'était pas feinte : il était réellement heureux de me revoir. Fabrice a de nombreux défauts, mais s'il y en a bien un qu'il ne possède pas, c'est l'hypocrisie.

Au préalable, il tint à me faire visiter les lieux : une salle de réunion et trois bureaux. Dans le premier, un certain Hervé me tendit une main molle. Il était gris des chaussures aux cheveux. Fabrice me le présenta comme un « fidèle de la première heure », celui qui avait débuté avec lui cette « grande aventure ». Hervé acquiesça d'un air funeste. Il s'ensuivit un dialogue assez faux – qui avait probablement pour intention de me montrer le quotidien d'un cabinet de